

RÉCIT D'UN SOLDAT FRANÇAIS

En l'an soixante-dix de ce siècle de guerre,
 En ces tristes jours où la France, notre mère,
 Sur ses enfants vaincus voyait avec stupeur
 Les barbares Teutons exercer leur fureur,
 A mon poste j'étais, un soir, en sentinelle.
 Lutèce, resserrée en un cercle de fer,
 Dans sa morne prison souffrait tourments d'enfer ;
 Mais, cachant sa douleur, l'héroïque victime
 Gardait, malgré ses maux, un silence sublime.
 Le firmament semé de mille lampes d'or,
 Comme pour éclairer ce séjour de la mort,
 Dans l'espace versait de longs flots de lumière,
 Dont les pâles rayons fascinaient ma paupière.
 Volontiers j'eus livré mes membres au sommeil,
 Mais l'amour du devoir les tenait en éveil,
 En pensant au plaisir qu'éprouverait mon âme
 Si, sous mes coups tombait quelque Prussien infâme ;
 Je poursuivais ma garde. Un fusil à la main,
 Un sabre à mon côté, j'observais, quand soudain,
 Derrière moi, j'entends un bruit vague, sonore :
 Aussitôt retourné, j'écoute... écoute encore...
 Quelqu'un dans les buissons paraît avoir marché.
 Me glissant dans le lit d'un ruisseau desséché,
 Je franchis les remparts au risque de ma vie,
 Et, volant au péril où le sort me convie,
 Je m'avance sans peur, tout prêt à culbuter
 Le premier ennemi qui voudra se montrer.
 Quand, sur lui promenant un regard scrutateur,
 O spectacle navrant ! je vois avec terreur
 Son poignard, rouge encor du sang de ma patrie :
 Les mânes des héros, prodiges de leur vie,
 Qui sont morts pour la France au milieu des combats,
 M'ordonnent de venger, sans pardon, leur trépas ;
 Errant autour de moi, dans l'horreur des ténèbres,
 Ils assiègent mon cœur de leurs plaintes funèbres.
 Le devoir triomphant et vainqueur, à son tour,
 Pour un frère chrétien m'arrache mon amour :
 Je prends donc mon fusil d'une main défaillante,
 Je vise, tout tremblant, presse... en vain... la détente :
 Celle qui me retient se rit de mes efforts,
 Une froide sueur inonde tout mon corps ;
 La voix de ma patrie excite mon courage,
 Mais vains efforts ! Mes yeux se couvrent d'un nuage :
 Je tombe évanoui : mon arme m'a trompé,
 Et, sous l'œil de Marie, elle n'a pas frappé.
 Quelques instants après, revenant à moi-même,
 Je m'empresse de fuir, morne, livide, blême,
 Laissant mon ennemi plongé dans l'oraison ;
 Haletant, je cours, et non pas sans raison :
 Vingt Prussiens enragés étaient à ma poursuite.
 A leurs cris, pénétré d'une frayeur subite,
 Je redouble d'ardeur, volant comme l'oiseau
 Qui de son aile effleure une surface d'eau ;
 Une grêle de traits sillonne mon armure ;
 Mais j'arrive aux remparts sans aucune blessure,
 Et je crie au guerrier qui prie encor les cieux :
 Ta prière, ô chrétien, nous a sauvés tous deux !

JUVENIS.

Contrecoeur, avril 1896.

ARSENE HOUSSAYE

Il y a quelques jours, je passais, songeur, dans la grande allée du cimetière du Père Lachaise, et, en revenant avec un ami d'une promenade parmi les dédales des tombes, nous nous sommes arrêtés devant le tombeau d'Alfred de Musset, non loin de celui qu'Arsène Houssaye s'était destiné.

Aujourd'hui, j'ai encore devant moi tous ces tristes souvenirs, en regardant la longue enveloppe, bordée de noir, contenant une invitation aux funérailles d'Arsène Houssaye.

J'ai revu, au lendemain de sa mort, le grand salon où, il n'y a pas longtemps, j'admirais, avec lui, ses chefs-d'œuvres de l'art.

Il était couché à jamais, pour le dernier sommeil, dans le sombre décor qui entoure les partis pour l'au-delà, et j'ai pensé à toute sa joyeuse existence dorée, que ses livres charmeurs racontent ; je croyais le voir encore avec son chapeau vénitien, son grand manteau de patriarche et son sourire affectueux, escomptant l'avenir, me parlant du printemps prochain qui, hélas ! ne reviendra dire son éternelle chanson de renouveau que sur sa tombe.

Les oiseaux lui chanteront des romances d'amour, mais il ne les entendra plus.

* *

Il est mort, celui à qui le temps souriait. Tant de fois la Fortune s'était éprise de lui, tant de fois l'A-

mour l'avait caressé et tant de fois les bonheurs de l'existence lui avaient servi de marche-pied qu'Arsène Houssaye avait dû se demander si le siècle ne s'inclinerait pas sur sa tête. Mais la destinée qui lui jeta toutes ses roses les plus parfumées fut impuissante contre l'inévitable et triste sort, quitte à inscrire son nom dans la rayonnante page de l'immortalité.

Il vient de s'éteindre, et avec lui toute une époque joyeuse, mondaine, artistique et charmante disparaît des Champs-Élysées, de Paris, pour aller revivre, peut-être, dans les éternels Champs-Élysées.

Les plus belles couronnes funéraires viennent de lui être jetées par la plume du maître, Catulle Mendès. Je viens de lire cet hommage sincère rendu à l'incontestable gloire littéraire d'Arsène Houssaye.

Bien des nullités, des envieux de sa fortune, donnent, en ce moment, le coup de pied de l'âne au grand disparu, mais pouvait-il en être autrement dans un pays où toujours les moins adulés de leur vivant ont pourtant des statues méritées quelques années après leur mort ?



Photographie Dagron. Paris

ARSENE HOUSSAYE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis longtemps j'admirais les œuvres si belles de l'illustre écrivain quand, au lendemain de la mort d'Alexandre Dumas, il écrivit un article vibrant sur l'ami que la mort emportait ; je ne pus m'empêcher de lui dire toute mon admiration.

Voici quelques extraits de son hommage à la mémoire de Dumas :

J'écris ces quelques pages dans l'émotion profonde de la mort d'Alexandre Dumas. Je perds un ami et la France perd un de ses derniers grands hommes.

Il ne devait vivre que de la passion moderne, sans trop de soucis des horizons du passé dans leurs grandes lignes mélancoliques, pareilles à ces nuées qui vont s'effaçant dans les pourpres du couchant. La vie, encore la vie, toujours la vie ; c'est le mot de son œuvre."

Et, après la citation de plusieurs lettres admirables d'Alexandre Dumas, il ajoutait : " Je ne veux pas dire toute la fierté que j'éprouve à relire les autographes de ce maître esprit et de ce maître cœur. Je les garde précieusement avec le même sentiment d'orgueil qu'éprouvaient autrefois les chevaliers quand le roi leur signait des parchemins. "

Cette phrase, je vous la redis, maître vénéré, en relisant votre dernière lettre où vous me disiez : " Vous semez des roses et des diamants sur mon chemin. On n'a jamais si vaillamment pressé la main d'un homme. Ma plume en est toute joyeuse, mais c'est mon cœur surtout qui est content..."

Je la relis cette lettre, avec une respectueuse émotion, et je suis pareillement ému en regardant le grand portrait gravé qu'il me donna il y a deux mois, avec la trop flatteuse dédicace suivante :

A RODOLPHE BRUNET

Son ami,

ARSENE HOUSSAYE.

Noble et bon vieillard, qui m'ouvris toute grande la porte de ton bel hôtel et celle encore plus belle de ton amitié, accepte ces quelques lignes à ta mémoire. Ce sont des violettes sur le mausolée de ton œuvre ; elles tomberont au premier coup de vent, mais toi qui aimes quand même toutes les fleurs passagères, tu les accueilleras avec encore ton toujours bienveillant sourire qui ne doit pas t'avoir quitté dans l'éternel sommeil, après une journée de quatre-vingt-deux années de vie heureuse.

Pourtant, je me trompe peut-être, car qui donc sourit à la Mort ?

Et, je me souviens qu'une fois, dans sa chambre, pendant qu'il promenait distraitemment les pincettes sur les bûches de son feu de cheminée, après avoir appris la mort de son ami le docteur Fauvel, il me dit tristement :

— Sa science ne l'a pas empêché de mourir ; c'est, hélas ! une impitoyable loi que celle-là...

Arsène Houssaye en a subi la cruelle étreinte...

* *

Personne ne résiste aux attirances de l'au-delà qui nous souffle, chacun à notre tour, sa mortelle haleine, mais il est une chose qui se rit de la mort et qui n'a point d'âge, c'est l'œuvre générale de l'homme et les pensées profondes et charmantes de son cœur.

Arsène Houssaye laisse des livres, peintures fidèles de son époque, et ces livres vivront.

Dans ce qu'il a immortellement tracé de sa main et avec son esprit, il est le maître du verbe et de l'idée : il lance, en souriant, des pensées sublimes et vibrantes de l'intimité du cœur.

Quand je lis un de ses livres, sans cesse je me plais à admirer la justesse et la poésie de son expression, l'harmonie de son style qui va chantant et dont les échos, charmeurs et charmants, m'émeuvent profondément.

Le temps a marqué l'heure de la fin de sa vie, mais toujours il oubliera l'œuvre du Maître parmi les roses de l'immortalité.

Les femmes et tous ceux qui pensent souvent par le cœur, les amoureux, aimeront à lire et à relire, durant les heures tristes ou heureuses, les pages où Arsène Houssaye a retracé les passions et les amours de Paris-Mondain.

L'illustre écrivain disparu avait une grande expérience du cœur humain dont il a buriné l'éternelle histoire dans ses livres pleins de sentiment et de réalité vivante.

* *

Emile Zola, dans son dernier adieu, au cimetière, disait hier : " Au milieu des plus hauts, Arsène Houssaye était resté debout, bien à part dans son originalité séductrice, tenant la place qu'il avait voulue ; et, si deux ou trois générations avaient passé, si tout s'était transformé autour de lui, il n'en demeurerait pas moins une des expressions du génie français..."

Si dans tous ses écrits, il a porté bien haut l'amour de la femme, il avait celui de Dieu au-dessus de tout, et comme les héros aimés de ses romans, il est mort en chrétien, en pressant sur ses lèvres un crucifix—symbole de sa religion.

Après avoir vécu sur terre avec les grands et les princes, il est parti pour l'éternité protégé par le sublime et incontestable roi de l'au-delà.

RODOLPHE BRUNET.

Paris, mars 1896.

Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme.—SOCRATE.

Donnez votre santé aux malades, vos forces aux faibles, vos yeux à l'aveugle, votre bras à l'infirme, votre main à l'enfant, vos lèvres à celui qui ignore ou qui se trompe, et votre sang à la patrie.—CHARLES SAINTE-FOI.